

# JOURNAL DE LA KOLYMA



JACEK HUGO-BADER

JOURNAL DE LA KOLYMA

*Traduit du polonais par Agnieszka Żuk*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

La traductrice remercie Pierre Grialou pour son aide inestimable  
dans la traduction de cet ouvrage.

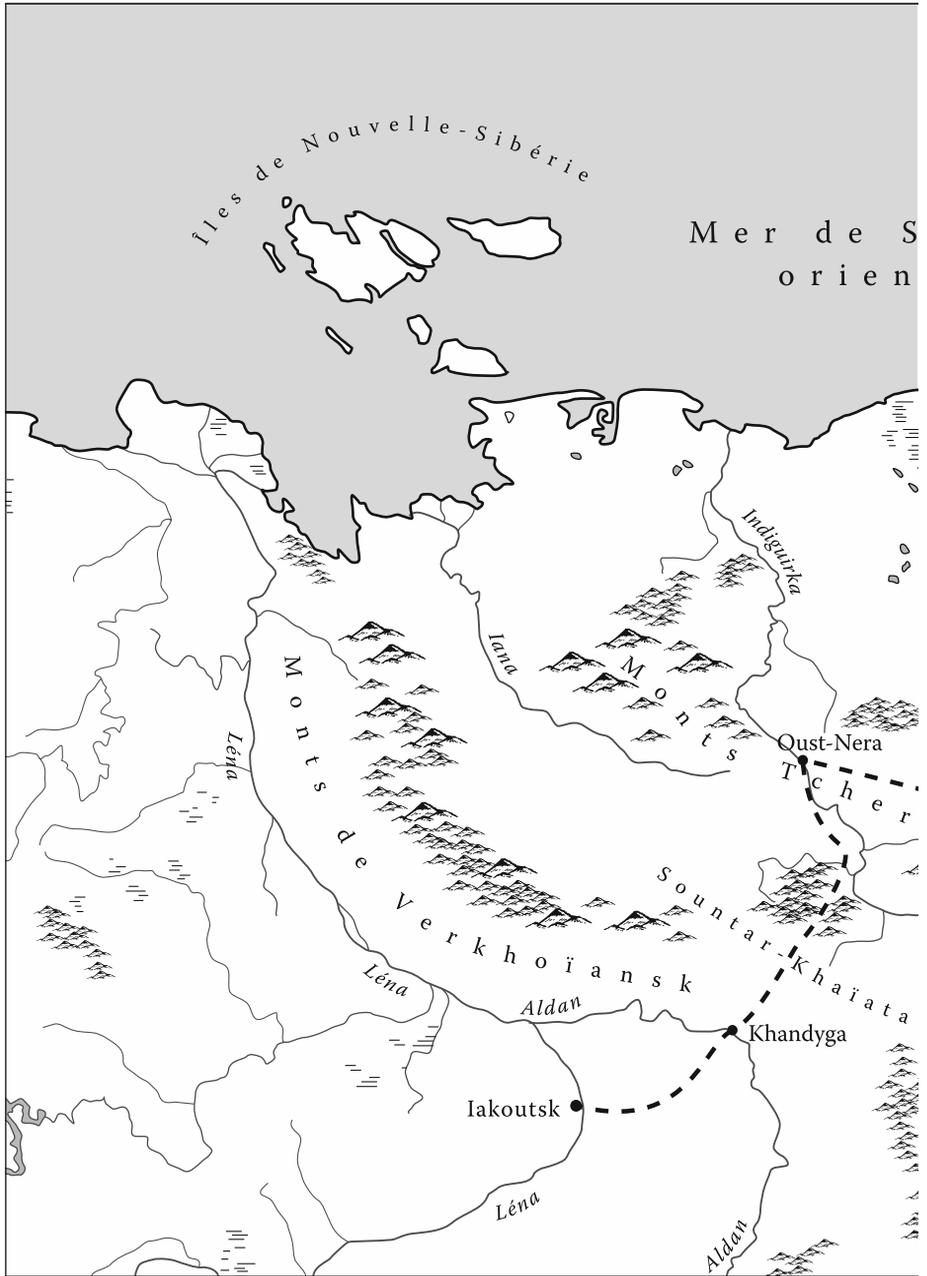
Titre original : *Dzienniki kobymskie*

Copyright © Jacek Hugo-Bader, 2011.  
All rights reserved. Published by arrangement  
with Wydawnictwo Czarne, Poland.

© 2015, Les Éditions Noir sur Blanc,  
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-377-0

*À Anna et Tomek*







## **La chamane Dora – en guise d'introduction**

D'un rôle infiniment long, elle ramène le glaviot vers la gorge. Que va-t-elle en faire ? je me demande. Va-t-elle le cracher dans le cendrier, dans le ficus, dans la poubelle ? L'avaler ?

Edii Dora se lève, cherche quelque chose des yeux, agite les mains comme pour montrer un objet de sorte que notre traductrice (les esprits ne laissent parler Dora qu'en iakoute) lui passe avec empressement une feuille de papier. La professeur en fait un cornet et y recrache un énorme glaviot tout vert qui pendait depuis longtemps à ses grosses lèvres comme un glaçon brûlant.

Voici le bon moment pour s'expliquer. Au sujet de la structure et de la couverture de ce livre. Pourquoi est-il en trois parties, pourquoi le vert foncé de la couverture, pourquoi les lettres dorées... Tout cela, Edii Dora l'avait vu des yeux de son  me, il y a un an déjà.

D'après sa carte d'identité, elle s'appelle Fedora Innokentevna Kabiakova. Edii veut dire la chamane, la professeur, la gu rissante, littéralement : « la S ur aînée ».   vingt ans à peine, on l'appelait déjà ainsi en Iakoutie. C'est une marque de grand honneur, un titre presque religieux, qui est attribué par le peuple.

Je n'en étais qu'à mon cinquième chapitre que je m'étais déjà mis d'accord avec l'éditeur polonais sur les lettres dorées et le vert de la couverture. Certes, il n'était pas ravi, on aurait dit le Coran, mais j'avais fini par le convaincre. Edii Dora ne savait-elle pas mieux ? Elle, qui sait tout. Même, quand et comment je mourrai, quelles variétés d'arbres poussent devant ma maison, ce que je pense et quand le livre sera prêt. Selon ses mots, exactement douze mois après que nous nous sommes rencontrés, c'est-à-dire en décembre 2011. Et si le travail n'avancait pas, il fallait que je sorte de chez moi et que je donne à manger à l'arbre. L'esprit d'Edii y serait. Ou même mieux, il fallait que je descende vers le fleuve-mère qui traverse ma ville et que je lui donne à manger aussi. Un bout de pain, de la viande, du beurre et un peu de lait laissés en offrande sur la rive pour que ma plume soit légère.

– Mon conseil : vous écrivez le plus simplement possible, dit Dora. Y compris à mon sujet. Et peu. Car vous ne comprenez pas grand-chose.

Une heure plus tard, le cornet de la professeur était entièrement rempli de vert.

– Je sais que vous n'arrêtez pas de vous demander si je suis malade – Dora lit dans mes pensées. Ce que je tiens dans ma main, c'est ce qu'il y avait en vous. C'est ce que vous avez vécu de mauvais pendant votre voyage qui se termine maintenant : des mauvais souvenirs, de mauvaises gens, de l'impuissance, des maladies, de la vodka, la peur, la fatigue... Je viens de vous purifier. Ainsi que tous ceux qui vont lire votre livre sans éprouver de plaisir. Regardez tout ce que j'ai recueilli.

Pour terminer, un conseil pratique de ma part. On n'est pas obligé de lire ce livre du début jusqu'à la fin. Pour me suivre dans mon périple, il suffit de lire le journal, tous les deux ou trois chapitres. Mais ce que j'ai vécu de mieux pendant mon voyage, les rencontres avec les gens et le contenu du cornet avec les glaviots, se trouve dans les autres chapitres.



Iouri Salatine



Première partie

**LE SYNDROME DU SILENCE**

*Le marteau et la faucille,  
la faucille et le marteau  
Tel est notre bel emblème.  
Que tu forges ou que tu sèmes,  
Tu resteras le bec dans l'eau.*



- Vous avez eu peur ? ai-je demandé.
- Pas du tout. Je suis en train de mourir.

J'ai éclaté de rire comme un crétin mais il ne s'est pas fâché, conscient du fait que les gens réagissent souvent ainsi au stress. Moi aussi. En guise de justification, je dirais que ses propos m'avaient fait penser à une vieille blague polonaise ou tchèque sur Pepik Vondráček qui, lorsqu'on évoquait les communistes, disait : « Moi, j'ai pas peur, j'ai le cancer. »

Ivan Ivanovitch, quant à lui, était gravement malade du cœur ; il avait une date limite, c'est-à-dire qu'il ne lui restait peut-être plus que quelques semaines, maximum quelques mois à vivre. C'est ce que disaient les médecins. Et comme il était en train de mourir, il avait été le seul à ne pas avoir peur, et, à part moi, le seul à ne pas s'être soûlé, comme le reste de nos camarades. Alors qu'il aurait mieux valu, car j'avais devant moi les sept minutes les plus terrifiantes de ma vie. Je ne savais pas que j'allais avoir encore plus peur que le jour où, pendant la première guerre tchécoslovaque, les Russes étaient entrés dans la ville de Chali et que moi, je n'avais pas eu le temps de fuir avec les civils.

Sept minutes à peine ? Comment le sais-je ? Grâce à mon dictaphone que j'avais mis en marche au moment où nous embarquions sur notre petite chaloupe et qui avait chronométré la

durée de l'enregistrement. Je l'avais éteint une fois arrivé sur la rive opposée. En l'écoutant maintenant, je m'aperçois qu'un silence absolu régnait sur le bateau alors que les masses de glace entraînées par le courant assaillaient ses bords métalliques avec un tumulte effroyable. Le moteur, tournant à plein régime, hurlait comme un damné et moi, je me tordais de rire.

Voici ma traversée de l'Aldan, une immense rivière sibérienne, les derniers jours d'octobre de l'année passée.

Mais pourquoi j'en parle ? Simplement parce que je crois qu'il faut avoir le cancer, de graves problèmes cardiaques ou être fou pour vivre ici. Il ne faut rien avoir à perdre ou ne pas avoir de choix pour s'installer au pôle de l'horreur. C'est ce que les gens disent et écrivent sur la Kolyma. On la qualifie de pire cauchemar du vingtième siècle, d'île maudite, la plus lointaine et la plus terrifiante de l'archipel du Goulag, de son sommet de cruauté, de Golgotha russe, de crématoire blanc, d'enfer arctique, de camp de concentration glacé sans fours, ou bien de machinerie à broyer les os et à déchiqueter la viande.

Savez-vous que la viande humaine a le même goût que la viande de renne : très fine, légèrement sucrée, maigre ? Je ne sais pas d'où les locaux tirent ce savoir. J'imagine qu'on se le transmet de génération en génération. On dit que la moitié des habitants actuels de la Kolyma sont des descendants de *zeks*, c'est-à-dire des anciens détenus des camps. Deuxième ou troisième génération. Le mot *zek* (écrit z/k dans les documents soviétiques) est l'abréviation du mot *zaklioutchionny* : littéralement « enfermé à clé », c'est-à-dire un détenu. Parfois, en s'évadant dans la taïga, ils emmenaient avec eux un camarade plus faible. C'étaient « des évasions avec sandwich », ou « avec une vache » – cette dernière suivait celui qui finissait par la manger.

Revenons-en à la viande : c'est probablement à cause de cette similitude dans le goût que les ours locaux sont si redoutables. Ils adorent le renne ; l'humain est pour eux un renne qui ne sait pas courir, un mets sans bois, bref, un pigeon, une proie facile. Il suffit donc que le nounours goûte à l'homme une fois pour y prendre goût. Il arrêtera de courir les montagnes sur la trace des rennes et des élans, ne cueillera plus de baies, de myrtilles, de sorbes, ni de champignons. Finies, les expéditions aux poubelles. Désormais, il se tiendra près

de la Route de la Kolyma, des habitations humaines et des campements de chercheurs d'or.

Toutes ces histoires qu'on m'avait racontées sur les ours ! Comme celle par exemple d'un mineur de Soussouman coincé au bord de la route à cause d'un pneu crevé. Quand il a vu l'ours s'approcher, il s'est enfermé dans sa voiture. L'animal, tel un forcené, a déchiré le toit de la voiture et en a sorti sa proie comme si c'était du porc en gelée dans sa boîte de conserve. Ces ours, on les appelle des *chatounes*, ce qui veut dire en russe des « vagabonds », mais à la Kolyma, ce surnom est réservé uniquement aux ours fous, aux mangeurs d'hommes.

Ces dix dernières années, on a surtout parlé dans la région d'un *chatoune* qui sévissait depuis de longues années le long de la Route de la Kolyma dans les monts de Verkhoïansk. Massif comme un tank, ce mâle était un véritable monstre, une machine-ours sur pattes. On le reconnaissait à un collet en acier qui pendait à son cou.

À la Kolyma, on pose des collets pour capturer les ours ; celui-ci aussi était tombé dans le piège, il y avait des années. Les chasseurs étaient arrivés quelques jours plus tard, le père avec ses deux fils. L'ours était attaché à la chaîne dans un immense trou qu'il avait creusé de ses griffes en luttant désespérément pour se libérer. Il était toujours en vie. Les chasseurs s'étaient assis et avaient allumé leurs cigarettes. Ils regardaient avec plaisir les convulsions de l'animal. Ils goûtaient à sa souffrance. Ils avaient fait un feu, et, dans une marmite, avaient mis de l'eau à bouillir pour faire du thé. Ils avaient mangé du poisson fumé. Enfin, le vieux avait demandé à ses fils de lui passer sa carabine.

À quelques pas du géant, il avait visé son cou et avait tiré.

Il avait touché la boucle en acier par laquelle la bête était attachée à un arbre. L'ours s'était jeté sur le tireur et l'avait déchiqueté, puis s'était emparé du fils qui avait passé la carabine à son père. C'est ainsi qu'il était devenu un *chatoune*. Le deuxième fils avait réussi à s'enfuir.

Le *chatoune* des monts de Verkhoïansk avait fait la chasse à l'homme de longues années et les hommes l'avaient chassé à leur tour. Même avec l'aide d'un hélicoptère.

– Je l'ai rencontré près du ruisseau du Chamane, dit Iouri. J'étais sorti de la cabine du chauffeur pour aller puiser de

l'eau pour me faire du thé. Sur le chemin, je suis monté sur la citerne pour vérifier une dernière fois avant la nuit que les couvercles étaient bien vissés. Je m'apprêtais à descendre quand je l'ai vu qui m'attendait en bas. Il est apparu d'un coup, sans un bruit, comme un fantôme. Je l'ai tout de suite reconnu.

Avec Iouri, nous allions d'Oust-Nera à Khandyga dans son camion-citerne Kamaz. C'est le tronçon de la Route de la Kolyma le plus difficile, le plus désert, le moins fréquenté. Comme à son habitude, le chauffeur s'est arrêté pour la nuit près du ruisseau du Chamane au kilomètre 1459 dans les monts de Verkhoïansk.

– Fin avril, continue à raconter Iouri tout en remplissant nos tasses de vodka, la température descend en dessous de moins dix degrés pendant la nuit ; moi, je n'avais qu'un pull, pas de gants, pas de bonnet. J'étais juste sorti chercher de l'eau. Je me suis déplacé vers la cabine, et du toit, j'essayais d'attraper la poignée de la portière pour me glisser à l'intérieur du camion. Mais lui n'attendait que ça ; il s'est mis sur ses pattes arrière en essayant de m'attraper. C'était un colosse ; de ses pattes avant, il touchait facilement le rebord du toit. Il savait bien que j'allais être obligé de descendre à un moment ou un autre.

Iouri a trouvé un briquet dans sa poche et a mis le feu à une bouteille en plastique, mais l'ours ne craignait même pas le feu. Ce n'était pas une bête, mais le diable en personne ! Il venait de se réveiller de son sommeil hivernal ; il avait incroyablement faim. Toute la nuit, il a tourné autour du camion en attendant que l'homme gèle et tombe entre ses pattes. Il n'était pas pressé ; sur ce tronçon de la Route, à peine quelques voitures passent dans la journée, mais jamais la nuit.

Dix heures durant, Iouri a sauté sur le toit de son Kamaz, il a fait des flexions, des pompes, a boxé avec son ombre, mais a fini par faiblir et s'endormir dans le froid. Un effroyable beuglement de klaxon l'a sauvé de la mort. Il a vu un énorme poids lourd Kraz essayer d'écraser l'ours, mais le prédateur a été plus rapide et a réussi à esquiver le pare-chocs du camion. Le chauffeur a donc garé son poids lourd le long de la paroi du Kamaz de Iouri, qui s'est faufilé à l'intérieur de sa cabine chauffée. Le moteur du véhicule avait tourné toute la nuit.

- Mais mes mains ont gelé, dit-il en me tendant une bouteille vide. Dès qu'il fait froid, la douleur revient.
- Si tu crois que je vais aller chercher de l'eau, tu te trompes.
- Fais pas d'histoires ! Il a été abattu, il y a deux ans, je crois. Il paraît qu'il avait treize morts sur la conscience.

Chaque soir du voyage, j'écris mon journal de la Kolyma. Tous les jours, j'essaie de l'envoyer dans sa forme abrégée, avec des photos, à *Gazeta Wyborcza*, le quotidien pour lequel je travaille. D'ailleurs, on peut toujours le trouver sur le site du journal. Mais commençons par le commencement, comme il se doit, et revenons au début de mon voyage, il y a quatre semaines, le samedi 18 septembre 2010.



Magadan. Mi-septembre. Sur les collines surplombant la ville,  
il y a déjà de la neige

## Premier jour

### Magadan, au bord de la mer d'Okhotsk

C'est la capitale de la Kolyma, dont Alexandre Soljenitsyne parle déjà dans le premier paragraphe de son œuvre fondamentale *L'Archipel du Goulag*. Mais moi, je ne vais pas parler du Goulag, des camps, des détenus, de la famine, de la mort, ni des tortures.

À Magadan, je suis censé rejoindre la Route de la Kolyma, parfois appelée aussi l'autoroute M56 « Kolyma » ou encore, dans l'atlas automobile russe, « la route fédérale Kolyma ». Mais les locaux l'appellent tout simplement la Route. Il n'y en a pas d'autre à travers cet immense territoire qui, avant les nombreux changements administratifs, était aussi vaste que le tiers de l'Europe. En d'autres mots, il est huit fois et demie plus grand que la Pologne, avec seulement 2 025 kilomètres de route (plus quelques rares et minces ramifications) reliant Magadan et Iakoutsk en Iakoutie.

Je veux parcourir cette route. Elle traverse un territoire inaccessible, sauvage, ou plutôt ensauvagé (un peu comme les Carpates polonaises après la Seconde Guerre mondiale), avec des habitations humaines espacées de plusieurs dizaines, et même parfois de plusieurs centaines de kilomètres.

Les montagnes. Ce sont elles qui m'inquiètent le plus. Elles sont toutes blanches. Par le hublot de l'avion qui m'amène de Moscou, je vois que, loin de la mer, sur les terres de la Kolyma, l'hiver règne. Il est arrivé plus tôt que d'habitude cette année. Quel manque de pot ! J'aurais préféré qu'il patiente encore quelques semaines. Je vais

probablement avoir des problèmes pour passer les cols, mais aussi les rivières qu'on traverse à gué ou en bac. Quand l'eau commence à geler et qu'elle charrie de la glace, les bacs s'arrêtent de circuler et il faut attendre presque jusqu'à décembre pour continuer la route sur le *zimovik*, c'est-à-dire en roulant sur la rivière gelée.

Le seul moyen de parcourir cette route est l'autostop. Souvent dans des camions de fabrication russe ; ils sont un peu rustiques, mais solides : des Kamaz, des Ural, des Kraz, qu'on appelle familièrement des « avaleurs de boue » (*blotokhodys*). Les Liaz biélorusses sont parfaits aussi dans ces conditions climatiques.

Les vieux disent que cette route est le plus long cimetière du monde. J'ai calculé que si on y plaçait l'une derrière l'autre toutes les victimes des camps de la Kolyma du temps de Staline, il n'y aurait pas suffisamment de place pour tout le monde.

Faisons le calcul encore une fois. Deux mille vingt-cinq kilomètres, c'est plus de deux millions de mètres. Si on les divise par un mètre quatre-vingts, on obtient un million cent mille hommes. Et femmes. Vous dites qu'à l'époque, les gens étaient plus petits ? Ça dépend. Les Lettons, les Estoniens, c'étaient des colosses pour l'époque ; les Japonais, les Kalmouks, les Tatares et les femmes étaient certes beaucoup plus petits. Mais même si je divisais ce chiffre par un mètre soixante-dix, le résultat ne changerait qu'au deuxième chiffre après la virgule. La Kolyma a dû certainement emporter plus de un million cent (ou deux cent) mille vies.

Le fait est que personne ne sait combien exactement. Si on additionnait tous les convois maritimes vers la Kolyma, du printemps 1932 à l'été 1956, on obtiendrait le chiffre de plus de deux millions de déportés.

De la fenêtre de son cabinet, le professeur David Semionovitch Raizman, le directeur du département de sciences humaines de l'Institut d'économie de Magadan, me montre, de l'autre côté du carrefour entre la rue des Prolétaires et l'avenue Lénine, l'ancienne maison d'arrêt du NKVD transformée en archives des Services de sécurité (FSB). Les dossiers des prisonniers y sont entassés aujourd'hui comme les détenus eux-mêmes à l'époque : sur de simples couchettes superposées à l'intérieur des cellules. Ensuite, le professeur déplace son doigt plus au nord, de l'autre côté de la rivière Magadanka, où il y a un grand rond-point avec l'arrêt du bus 31. C'est là où, à partir de 1940, se trouvait le camp de transit pour les trois mille soldats

polonais faits prisonniers par les autorités soviétiques un an plus tôt. De là, ils étaient envoyés par groupes vers leurs camps d'affectation situés pour la plupart à proximité des mines d'or dispersées sur tout le territoire de la Kolyma.

Combien y eut-il de victimes des camps soviétiques de travail forcé ? *Goulag* ou *GOULag* est l'abréviation de *Glavnoïe Oupravlenie Isspravitelno-Troudovikh Laguerei* – Administration principale des Camps de Redressement par le Travail. Dans son livre *Goulag* qui lui a valu le prix Pulitzer en 2004, Anne Applebaum, l'archi-scrupuleuse journaliste du *Washington Post*, parle de 28,7 millions de travailleurs forcés en Union soviétique, dont, d'après les archives aujourd'hui enfin accessibles, mais selon elle très incomplètes, 2 749 163 ont perdu la vie. On peut en conclure que « le taux de mortalité » dans les camps était de dix pour cent.

Les cent soixante camps de la Kolyma pouvaient contenir deux cent mille hommes à la fois. Les autorités soviétiques les envoyaient dans le Grand Nord pour qu'ils y périssent, pour ne plus avoir affaire à eux. Le premier hiver, de 1932 à 1933, seul un détenu sur cinq a survécu. À ceux dont les peines expiraient, on collait de nouvelles peines sous n'importe quel prétexte et ils retournaient sur le front d'abattage (le *zaboï*, en russe), dans les mines d'or, pour devenir des « faisandés », c'est-à-dire des détenus qui, après avoir purgé leurs peines, n'étaient pas libérés, par exemple avant la fin de la guerre, alors qu'il n'y avait aucune raison économique valable pour qu'ils restent. Tout le travail accompli par les détenus des camps, des hommes libres auraient pu le faire mieux et pour moins cher. Chose intéressante, le mot *zaboï* veut dire aussi « l'abattage » d'un animal de boucherie. Ainsi, le NKVD essayait de mener de front deux projets incompatibles : extraire le plus d'or possible et exterminer au plus vite les citoyens considérés comme des ennemis par les bolcheviks.

Dans son livre *Sans dernier chapitre. Souvenirs des années 1939-1946*<sup>1</sup>, le général Władysław Anders affirme que selon ses estimations, dans les années 1940-1941, plus de dix mille Polonais ont été déportés à la Kolyma. Parmi eux se trouvaient sans aucun doute les trois mille prisonniers de guerre dont m'avait parlé le professeur David Raïzman de Magadan. Quand le général Anders a formé son

---

1. Władysław Anders, *Bez ostatniego rozdziału. Wspomnienia z lat 1939-1946*, Bellona, 2007. (*Sauf indication contraire, toutes les notes sont de la traductrice.*)

armée, les Soviétiques ont libéré cinq cent quatre-vingt-trois personnes des camps de la Kolyma. C'étaient les seuls soldats polonais qui avaient réussi à survivre à deux années de camp, aux deux hivers terribles de 1941 et de 1942. Parmi eux se trouvait Ryszard Kaczorowski, le dernier président de la République de Pologne en exil.

Selon moi, le groupe des cent soixante et onze survivants du Goulag qui ont vraiment réussi à rejoindre l'Armée polonaise alors en formation peut être considéré comme un indice très plausible du taux de mortalité à la Kolyma. La plupart avaient des doigts ou des orteils amputés à cause des gelures. Sur les trois mille prisonniers de guerre rescapés de l'invasion de la Pologne en septembre 1939, il n'en restait que cent soixante et onze. Voici le véritable taux de mortalité dans les camps ! 88,6 pour cent !

Mais je n'ai pas l'intention d'en parler dans mon livre ! De parler de cette époque. Si je suis allé voir les derniers survivants des camps, c'était pour ne pas avoir de regrets. C'est le dernier moment pour rencontrer ces gens exceptionnels, pour apprendre de leur bouche ce qu'ils ont vécu. Ils ont vu le fond de la vie ; dans les camps, ils ont traversé la frontière au-delà de laquelle l'âme se désagrège. Mais ce qui m'intéresse le plus, c'est de savoir quelle fut leur vie après. Comment vit-on avec cette expérience ? Comment ont-ils vécu ?

C'est pour cela que je suis à la Kolyma, pour voir comment on vit dans un tel endroit, dans un tel cimetière. Le plus grand qui soit. Est-ce qu'ici on peut aimer, rire, hurler de joie ? Je veux savoir comment on y pleure, comment on y fait et élève des enfants, comment on y gagne sa vie, boit de la vodka ou meurt. C'est ce sur quoi je veux écrire. Aussi, sur ce qu'on y mange, comment on y lave l'or, comment on y fait cuire le pain, comment on y prie, comment on s'y fait soigner, comment on y rêve et se tape sur la gueule...

Lorsque j'atterris à l'aéroport de Magadan, je suis accueilli par ce slogan écrit en lettres gigantesques : BIENVENUE À LA KOLYMA – LE CŒUR DORÉ DE LA RUSSIE.



Le mariage fait le tour de la ville. L'arrêt sur le rond-point où,  
à partir de 1940, il y avait un camp où étaient détenus  
trois mille prisonniers de guerre polonais.  
Seuls cent soixante et onze soldats ont survécu.

## Sacha, l'alpiniste. La porte de la taïga

Je dois obligatoirement commencer mon récit sur la Kolyma par Sacha Chafranov : il vit au kilomètre zéro de la Route que je veux parcourir, c'est-à-dire sur la place Komsomolski avec sa tour de télévision abandonnée. C'est le cœur de Magadan. Ici débute l'avenue Lénine, la route principale de la ville, la plus prestigieuse. Après la rivière Magadanka, elle se transforme en Kolymskoïe Chaussée, pour changer son nom une fois encore aux portes de la ville où elle devient, après plusieurs kilomètres, la Route de la Kolyma.

Sacha est un excellent photographe, il est aussi peintre et alpiniste. Lui, sa femme, ses deux filles aujourd'hui adultes et ses trois terriers écossais habitent depuis quinze ans au commencement de la Route, longue de plus de deux mille kilomètres. Sacha a passé les trente-cinq autres années de sa vie au kilomètre 626, dans la ville de Soussouman au cœur des monts Tcherski.

– Il y a là le grand lac Malyk en forme de boomerang, raconte Sacha. D'aussi loin que je me souviens, le vieux Naoumov a toujours vécu au bord de ce lac. C'était un *otchelnik*, un de ceux qui choisissent la vie en solitaire, loin des gens. Les *otchelniks* sont devenus particulièrement nombreux en 1953 quand on a commencé à libérer les gens des camps. De nombreux *zeks* ne sont pas rentrés chez eux. Après toutes ces années, personne ne les attendait plus. D'autres s'étaient enfoncés dans la taïga par honte, par désespoir ou par peur. Dans la *zone*, comme on appelle les camps, ils s'étaient fait des ennemis et ils craignaient pour leur vie. Le vieux Naoumov faisait partie de ceux-là. Il a vécu au bord du lac pendant plus de cinquante ans, il ne s'en est jamais éloigné. Même pour aller voir un médecin. Il a dit que, dans le camp, il était écrivain public et qu'il s'était condamné lui-même à la solitude. Pour expier ses fautes. Tout le monde savait que c'était une balance. Qu'il dénonçait ses camarades. Il savait aussi magnifiquement calligraphier.

– Quel rapport ? lui ai-je demandé.

– Aucun. À quatre-vingts ans, il écrivait droit sur du papier blanc non ligné, et sans lunettes. Il écrivait des poèmes. Des vers ordinaires, sur sa vie solitaire et pas facile dans la taïga.

À chaque fois que j'allais dans les montagnes, je passais le voir. Je lui apportais de la kacha, du sel, des allumettes, des munitions. Il m'accueillait avec du thé.

Le vieux avait une douzaine de chiens, dont l'un n'avait que trois pattes. Il avait perdu la quatrième dans les collets que son maître posait pour chasser les lapins et les renards. Tous ses chiens, c'étaient des laïkas ; des bêtes très intelligentes. Il y en a partout en Sibérie, mais leur physique et leur caractère varient. Par exemple, les laïkas des Evenks sont grands et très forts, ceux des Iakoutes sont plus petits, mais très combatifs et hargneux, extrêmement résistants, tenaces. Ils passent l'hiver dehors alors qu'en Iakoutie, la température descend à moins cinquante ou soixante, même à moins soixante-dix degrés. Les meilleurs gants iakoutes sont faits à partir de leur fourrure.

La dernière fois que Sacha a vu le vieux Naoumov, c'était à l'automne 2009. Sur la porte de sa cabane, le vieux avait cloué une planche où il avait écrit que s'il mourait, il fallait le brûler dedans avec tout ce qu'il possédait. Lorsqu'ils s'étaient vus, le vieux avait dit à Sacha que son dernier hiver approchait.

– J'y suis retourné au printemps, raconte Sacha, mais de sa cabane ne restait plus rien. Un tas de décombres. Une porte carbonisée avec son cadre. On aurait dit une porte ouverte sur la taïga, sur les montagnes. Les chasseurs nomades devaient être passés plus tôt et avaient trouvé le vieillard mort dans son lit, la planche clouée sur la porte, un chien à trois pattes couché sur sa poitrine. Ils l'avaient chassé, mais lui ne voulait pas partir. Ils ont fini par mettre le feu, mais le chien n'avait pas bougé d'un centimètre. Ils ont voulu le sortir de là, mais il leur a montré les crocs... Couché sur le vieux Naoumov, il a brûlé avec lui.

– Je croyais que toutes ces histoires de chiens fidèles qui meurent aux côtés de leurs maîtres, c'était un mythe, dis-je.

– Moi aussi. Mais je suis arrivé peu de temps après. Les décombres étaient encore fumants. J'ai trouvé une vieille marmite en fer, j'ai ramassé les restes et j'ai enterré le tout. J'ai écrit sur un bout de bois : « Ci-gît le vieux Naoumov, avec son chien. » Les ossements de l'homme et du chien étaient emmêlés.

– Comment s'appelait le chien ?

– Grison. Ou Fidèle. Je ne sais plus. Tout le monde a commencé à passer par cette porte qui était restée sur les

décombres comme si c'était un portail dans un temple. Les chasseurs, les géologues, les chercheurs d'or, et puis moi aussi. Quand on va faire de l'escalade avec des amis, on est même capables de faire un détour pour passer cette porte. C'est devenu notre fétiche. Après que j'ai enterré le vieux, ses autres laïkas se sont dispersés dans les montagnes. Les chasseurs les ont traqués pendant plusieurs années. Les chiens arrachaient les animaux des pièges et l'hiver, ils rôdaient en meute comme des loups en semant la terreur. Ils étaient même pires que les loups ! Comme ils n'avaient pas peur des hommes, ils s'attaquaient à eux.

Une situation semblable, mais à plus grande échelle, s'est produite dans les années quatre-vingt-dix. Les gens ont commencé à quitter massivement la Kolyma, mais ils laissaient leurs chiens derrière eux. Ils les chassaient simplement de chez eux, dans la taïga. Les montagnes sont devenues encore plus inhospitalières qu'avant.

– Tu sais que, là-bas, il y a toujours des sommets jamais gravés ? dit Sacha avec émerveillement. Même des sommets de deux mille mètres. Mon équipe en a conquis sept. T'imagines un peu ce que c'est comme sensation ? De se retrouver sur un sommet où il n'y a jamais eu d'être humain ! Ton âme hurle de bonheur. En tant que conquérants, nous avons le droit de les nommer. Le plus grand, nous l'avons appelé Challenger. 2 347 mètres d'altitude et les derniers sept cents mètres, on dirait une navette spatiale prête à décoller, immense, magnifique. C'était en 1987, peu de temps après l'explosion de la navette spatiale américaine. Quinze ans plus tard, nous avons gravi ce même sommet une deuxième fois. Jusqu'à présent, il n'y a pas eu d'autres ascensions. C'est difficile d'escalader dans le Nord, dans les montagnes arctiques. Elles ne sont pas plus hautes que les Carpates, mais il n'y a pas de végétation et autant d'oxygène que dans l'Himalaya à cinq mille mètres. Partout des glaciers immenses et souvent des avalanches, même en été. À cinquante mètres de Challenger, on a été pris dans une *pourga*, une terrible bourrasque de neige. On a passé quatre jours emmurés dans la glace alors qu'on était fin juin. Impossible d'avancer ni de reculer. On dit qu'un alpiniste du Nord doit avoir suffisamment d'enthousiasme pour trois *pourgas*.

– Une *pourga*, ça peut durer combien de temps ?

– Jusqu’à une semaine.

Le plus souvent, Sacha va à la montagne seul, même pour grimper. Un jour, il est parti sur le Mordjot, 2027 mètres d’altitude ; or, à son grand désespoir, son laïka préféré, Iakoute, ne voulait pas le quitter d’une semelle.

– Je suis parti grimper, raconte Sacha, mais le chien me suivait pas à pas et ne voulait pas rentrer. Il disparaissait, réapparaissait. Il a joué comme ça à cache-cache avec moi sur une vingtaine de kilomètres, tout au long de la traversée de la vallée. Le lendemain, je me suis assis devant lui, je l’ai regardé droit dans les yeux et je lui ai dit très sérieusement : « Reste ici, arrête de me suivre », mais lui n’a fait qu’agiter sa queue, tellement il trouvait ça drôle. Il m’a suivi au bord d’un ravin presque vertical, mais une fois sur l’arête, il est tombé sept ou huit mètres plus bas, et il a atterri dans une crevasse entre deux rochers. Je l’ai rejoint en glissant le long d’une corde, et pendant plusieurs heures, j’ai essayé de le sortir de là. C’était sans espoir... Je n’avais pas le choix.

– C’est-à-dire ?

– Il a fallu que je le pousse dans le gouffre. Sinon, il aurait agonisé de faim et de soif pendant des jours ! Il est tombé côté nord. Moi, je suis descendu côté sud. Une descente terrible. Douze-treize heures à lutter sur un mur de glace. Une fois dans la vallée, je me suis fait un igloo pour la nuit. Je me suis couché. À peine quelques heures plus tard, j’ai entendu l’aboïement de mon Iakoute. Tu peux le croire ? Il avait survécu à une chute de plusieurs centaines de mètres ! Après, je ne sais par quel miracle, il a trouvé assez de force pour grimper sur la crête, il est descendu de l’autre côté et a fini par me retrouver. Je l’adorais, ce chien, même s’il était un peu lunatique.

Sacha va dans la taïga non armé, ce qui n’est pour le moins pas raisonnable. Il prend donc les chiens pour se défendre des ours. Les laïkas se débrouillent très bien avec eux. Ils les sentent à plusieurs kilomètres, avant que l’ours ne sente l’homme, ils sont plus rapides que lui, plus agiles, extrêmement combattifs, et très aboyeurs, ce que l’ours ne supporte pas.

– Un jour, en automne, nous sommes allés faire des photos, et nous sommes tombés sur un repaire d’ours. J’en ai compté dix-huit. Je n’en avais jamais vu autant à la fois. Il y avait un

torrent. Ils pêchaient tous ensemble en parfaite harmonie. Pendant que moi, mort de trouille, le sac à dos posé sur la tête, je passais à côté d'eux avec le chien.

– Le sac à dos sur la tête ?

– Oui, je l'ai porté le plus haut possible pour paraître plus grand. Les ours voient mal. De cette façon, si jamais ils ont de mauvaises intentions, ils surestiment la taille et la force de l'homme, et renoncent à l'attaquer. Heureusement, ceux-là n'ont pas fait attention à nous. Nous avons passé la journée à vadrouiller sur des glaciers et des éboulis avant d'arriver dans une belle vallée verte. J'ai posé mon trépied, j'ai sorti l'équipement, puis j'ai choisi soigneusement ma petite fleur jaune qui devait être au premier plan sur la photo. Je m'apprêtais déjà à appuyer sur le déclencheur quand mon chien est entré dans le cadre et s'est assis directement sur la fleur. Il s'est vautré tranquillement dans l'herbe sans la moindre intention de bouger tout en regardant droit dans l'objectif. « Va-t'en, salopard ! », je l'ai traité de tous les noms. Il s'est levé et il est parti. Carrément ! Tout droit à la maison.

– Il faisait la gueule ?

– C'est ça, et la nuit approchait. Il fallait que je retransverse le territoire des ours, et sans le chien, c'est la mort garantie. Je me suis lancé à la poursuite de Iakoute, je lui ai demandé pardon, je lui ai promis que je ne l'insulterais plus jamais, que c'était un bon chien, et intelligent avec ça, reviens, ne me laisse pas seul... Il a fini par s'arrêter, mais ne m'a pas regardé. J'ai couru vers lui en essayant de l'amadouer avec des biscottes. On a mangé, on a fini par se rabibocher, et on est repartis vers la maison. Voilà ce que ça veut dire, un chien à la Kolyma.

– Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

– Il a disparu dans une inondation. En une nuit, la rivière Bereliokh est sortie de son lit en inondant tout Soussouman, la ville où nous habitons à l'époque. J'ai réussi à sauver ma famille en embarquant tout le monde sur une petite chaloupe de pêcheurs. Et lui comme d'habitude était introuvable.

– Il y avait encore de la place sur la chaloupe ?

– On l'aurait pris dans les bras. Il était on ne sait pas où.

– Il a peut-être survécu ?

– Impossible. Il serait revenu.

## Deuxième jour

### Arman. 52 kilomètres à l'ouest de Magadan

C'est un village de pêcheurs qui se meurt. Pour ma part, je suis installé dans le baraquement de l'inspecteur des pêches, sur une plage de galets au bord de la mer d'Okhotsk. À vrai dire, je n'ai pas voulu venir ici. Mon intention était d'aller tout droit vers le nord par la Route de la Kolyma, mais le premier chauffeur qui m'a cueilli était Andreï, sous-officier au ministère des Situations d'urgence (*Ministerstvo Tchrezvytchajnykh Sitouatsii*). Le ministère emploie des sauveteurs qui opèrent lors des catastrophes naturelles, des hommes en uniforme, dont la formation rappelle l'armée. Dès que je suis monté dans sa voiture, je l'ai tout de suite regretté, car mon cher Andreï était rond comme une queue de pelle. Non seulement il avançait en slalomant, mais en plus, il ne pouvait pas s'empêcher de doubler. Bref, un gars du Caucase, de l'Ossétie du Sud, qui a du tempérament, pas un de ceux qui traîneraient derrière quelqu'un : lui, il attaque illico. Il est bien sûr en uniforme. Il le met à chaque fois qu'il prend le volant et qu'il est souï. C'est en cas de contrôle de la police. Les gens en uniforme arrivent toujours à s'entendre, c'est bien connu. Andreï essaie de me convaincre de changer de plan pour aller pêcher avec lui. La saison de la pêche au saumon arrive justement à sa fin, et il est censé la fêter avec des amis.

À l'entrée du village, j'aperçois une scène peu ordinaire : une femme aux lèvres rouge carmin, avec des boucles d'oreilles jusqu'aux épaules

et des talons aiguilles est en train de balayer des bouses de vache sur un pont. Elle se meut avec grâce, comme si elle voletait dans l'air. Et elle le fait avec une telle joie !

Aujourd'hui, c'est dimanche.

Arman est un hameau typique de la Kolyma. Sa structure sociale est très fragile et ne s'appuie que sur cinq ou six familles, des couples avec une tripotée d'enfants et une poignée de parents plus éloignés. Eux seuls montent des entreprises, essaient de joindre les deux bouts de la façon la plus profitable possible, accumulent un capital et créent des emplois. Ils commencent presque toujours par de petites épiceries, puis fondent de grandes exploitations agricoles, des entreprises de pêche, des centres d'achat de fruits des bois, des chambres froides... Ces meneurs sont capables de réunir autour d'eux jusqu'à mille cinq cents ou même deux mille personnes, autant qu'il y avait d'habitants à Arman au début des années quatre-vingt-dix.

Or, il suffit qu'un couple parte, et avec eux, leurs enfants, puis une autre famille, et c'est le début de l'exode. L'effet dominos. Les entreprises locales, qui fonctionnent en symbiose, font faillite l'une après l'autre. Progressivement, tout s'écroule, les gens perdent leurs emplois, la vie perd son sens. Seuls les ivrognes, les plus pauvres, des gens sans énergie et sans initiative, restent. C'est ce qui est arrivé à Arman. Le hameau est situé au bord d'une des mers les plus riches ; or, il est en train de mourir. Sur deux mille habitants, il n'en reste plus que cinq cents ; des dizaines de maisons abandonnées tombent en ruine, les poivrots locaux les dépiautent en récupérant de la ferraille et du bois pour se chauffer, alors qu'il y a la taïga autour et du bois à profusion.

Des hameaux pareils, il y en a des dizaines à la Kolyma. Sur plus de cinq cent mille habitants en 1991, au moment de l'effondrement de l'Union soviétique, il ne reste aujourd'hui qu'environ cent cinquante mille personnes.

Nous sommes donc en train de fêter la fin de la saison dans le baraquement de l'inspecteur des pêches. Nous buvons de la vodka, nous nous gavons du caviar rouge qui, une heure plus tôt, flottait encore dans la mer, et de l'*oukha*, la soupe de poisson froide. Mes hôtes l'ont préparée dans des seaux. C'est le lendemain qu'elle a le meilleur goût. De tous ses ingrédients, les têtes de poissons sont les plus prisées. Toutes les heures ou toutes les heures et demie, nous sortons sur la plage pour tirer les filets avec à chaque fois plusieurs

formidables prises de plus de cinquante centimètres. C'est le kisutch, le saumon argenté, le plus grand parmi les saumons locaux, à la gueule très laide avec son bec de prédateur incurvé vers le bas. En août et en septembre, le poisson remonte la côte vers l'embouchure des rivières. La femelle pond les œufs en amont du cours d'eau, puis meurt. Dans les filets, on trouve toujours des couples : le mâle et la femelle pleine d'œufs. Son poids est de quatre kilos environ, dont huit cents grammes du délicieux caviar rouge. Mes hôtes ne savent plus quoi en faire. Des poissons non plus. Aujourd'hui, ils en ont pêché trente-huit. Les plus longs mesurent plus d'un mètre et pèsent vingt kilos. L'inspecteur Nikolaï Nikolaïevitch Demtchenko, présent ici pour veiller au respect de la loi, les revend massivement. Pour trois fois rien. On en achète justement quatre (plus de quinze kilos en tout dont un kilo et demi de caviar) pour deux cents roubles. C'est-à-dire pour un peu plus de quatre euros<sup>1</sup> ! Au marché de Magadan, rien que le caviar pourrait être revendu pour deux mille roubles (44 euros).

À part le kisutch, il y a le saumon rose à bosse (le gorbucha) qui migre en juin dans les rivières de la Kolyma ; son caviar est considéré comme le meilleur. Le saumon kéta migre en juillet, ainsi que deux autres espèces en petites quantités. Tous les deux ans, les migrations sont plus importantes, et tous les quatre ans, il y a tellement de poissons que les rivières en débordent ; on aurait presque envie de les traverser en marchant sur leur dos. C'est une vision inoubliable.

Ici, tout le monde peut pêcher avec ses propres filets. Il faut seulement acheter une licence journalière chez l'inspecteur pour cent roubles (2,20 euros). Ensuite, il faut payer soixante roubles pour chaque poisson pêché. Tous les ans, les victimes des répressions staliniennes et les vétérans de guerre obtiennent un permis gratuit pour vingt poissons, et les habitants autochtones de la Kolyma : les Évènes, les Evenks, les Tchouktches, les Iakoutes, les Koriaks, les loukaguirs, les Itelmènes, les Kamtchadales, les Tchouvanes, qui ne sont en tout que quatre mille dans tout l'*oblast*<sup>2</sup>, peuvent pêcher autant de poissons qu'ils veulent. C'est certainement pour cela qu'ils sont devenus, ces dernières années, les meilleurs partis. L'époux ou l'épouse acquiert automatiquement un droit de pêche et de commerce de poisson illimité.

---

1. Selon le cours de 2011, à savoir environ 45 roubles pour 1 euro.

2. Unité administrative, correspondant à une région.

Préparer le caviar semble en apparence très facile. Il faut d'abord vider le poisson, extraire les œufs de leur poche membraneuse, les tremper dans une solution d'eau et de sel pendant neuf minutes et, pour finir, les égoutter. Voilà, le caviar de neuf minutes est prêt. Les grains fermes éclatent voluptueusement contre le palais et les mains cherchent toutes seules le verre de vodka. Le caviar de huit minutes est gluant et trop mou, celui de dix minutes, trop salé. Le secret de sa préparation réside dans la préparation de la solution. Il faut qu'elle soit presque saturée. Le « presque » est ici d'une importance capitale. Dans la solution parfaite, un œuf cru doit à peine flotter.

Il y a des années, j'ai rencontré à Saint-Petersbourg un « liquidateur », l'un de ceux qui avaient travaillé à éliminer les effets de la catastrophe de la centrale nucléaire de Tchernobyl en 1986. Les « liquidateurs » étaient nourris surtout au caviar rouge de la mer d'Okhotsk qu'on acheminait sur place par tonnes. On leur donnait à boire du vin rouge de Moldavie et de Géorgie. Cet homme était convaincu que ce régime lui avait sauvé la vie.



Dima, le tchékiste, et Vania, le *blatny*, jouent au *Dourak*

## Dima, le tchékiste. Le mystère de la Kolyma

– Viens, dit Dima en me tutoyant d'emblée alors que je suis de dix-sept ans son aîné. J'ai une carabine pour toi.

– Pour tirer sur quoi ?

– Sur tout ce qui court et vole.

– C'est pas mon truc, dis-je en cherchant des yeux une canette de bière vide, que je trouve d'ailleurs sans peine tellement il y en a autour de nous.

Mais aussi des boîtes de conserve, des bouteilles de vodka, des pots de cornichons vides, des têtes et des tripes de poissons, des cordes putréfiées, des filets de pêche, des carapaces de crabes, de la merde humaine, des mouettes et des canards à différents stades de décomposition : un bordel monstre créé par les efforts combinés de l'homme et de la mer.

Je tire et rate ma cible. Dima tire et un énorme volatile de plus s'écrase sur le sable. Une mouette. Elle est grise, donc très jeune, née dans l'année.

– Ça te crève pas le cœur ?

– Elle est faite pour ça, dit-il en grimaçant.

Il y a là des canards qui attendent d'être cuisinés, déjà vidés, sans peau. Les habitants de la Kolyma ne plument pas les volailles, mais les écorchent de quelques gestes rapides et agiles. Quelques entailles, un mouvement décidé de la main et voilà, c'est fait. Un effort qui a vidé mes hôtes de leur énergie pour longtemps. Des momies écorchées d'oiseaux sèchent au soleil depuis plusieurs jours maintenant. Eux, font la fête.

Comme moi, Dima est un invité ici. Mais il remplit à lui tout seul le baraquement de Kolia Demtchenko, l'inspecteur des pêches. Il parle le plus fort de tous, jure comme un charretier, rote sans arrêt. Il fait tout de la façon la plus ordurière, la plus ignoble, la plus répugnante. Grand, gros, toujours entre deux vins. Au grand désespoir de Kolia, Dima passe ici son congé. C'est lui qui fait la loi, demande à être nourri, envoie les autres chercher de la vodka, et tutoie tout le monde alors que c'est lui le plus jeune et que ça ne se fait pas en Russie ou alors c'est très mal vu.

Il a trente-six ans et le grade de colonel du Service fédéral de sécurité. On vient à peine de faire connaissance qu'il

appelle déjà son bureau pour demander s'il y a à Magadan un journaliste étranger. On le rappelle cinq minutes plus tard. Effectivement, il y a un Polonais qui loge à l'hôtel Central. Dima demande qu'on informe l'hôtel que le Polonais ne reviendra pas pour la nuit.

Nous sommes donc en train de fêter la fin de la saison de la pêche au saumon. Kolia, l'inspecteur des pêches, Vania Katlar, son assistant, Dima, son chauffeur qu'on surnomme « le crapaud » du fait de sa beauté, et moi. Et quand la fête bat son plein, commence la plus extraordinaire partie de cartes au monde, un véritable mystère à la limite du surnaturel.

Voici que le colonel des Services de sécurité entame une partie de cartes avec une sommité du monde criminel, de dix ans son aîné, le prince des *blatnys*, de l'aristocratie des *ourkas*, des *ougolovniks*, un fieffé baron de la récidive, résident émérite d'innombrables prisons<sup>1</sup>. Bref, Dima joue avec Vania au *Dourak*, à l'idiot, qu'on appelle aussi le bouc en Russie. C'est un jeu extrêmement simple pour lequel on a besoin de vingt-quatre cartes. La mise est de mille roubles par donne.

Soudain, pour ces deux-là, le monde entier cesse d'exister. Ils ne sont là que l'un pour l'autre, ils ne parlent, ne servent la vodka que l'un à l'autre, trinquent l'un avec l'autre. Ils sont en train de se défoncer à l'alcool et aux cartes, les voilà déjà en transe ! Qu'est-ce qu'ils jurent avec ça, ça crache du *mat*<sup>2</sup> sans arrêt, comme si le jeu consistait à surpasser l'autre en paroles ordurières, à empiler les grossièretés, comme on dit en Russie. Ils se traitent de tous les noms, n'arrêtent pas de dénigrer l'adversaire, se réjouissent comme des gamins à chaque fois qu'ils gagnent, mais leurs insultes n'ont rien de personnel. Ce n'est pas du mépris non plus. Le mépris est réservé aux caves tels que moi, le crapaud, et le reste du monde. Seuls les *blatnys* et les gens des Services de sécurité n'en font pas partie.

Je vois sous mes yeux comment naît un sentiment de sympathie entre ces deux individus faisant théoriquement partie

---

1. Tous les mots incompréhensibles qu'émaillent cette phrase signifient « bandit » dans l'argot des voyous qu'on appelle *jenia*. (Note de l'auteur)

2. Le *mat* est une façon de s'exprimer argotique, grossière et obscène, qui constitue une véritable langue parallèle en Russie.

de deux mondes opposés, ennemis même, par définition en guerre l'un contre l'autre. Je vois une complicité, du respect, un sacré respect même. Ici, ils se sont trouvés !

Dans ce baraquement au bord de la mer d'Okhotsk, je vois renaître la vieille alliance, encore du temps de Staline, entre les *blatnys*, c'est-à-dire la caste des criminels professionnels, et l'appareil de répression. Car après tout, qui sont-ils, ces criminels, ces bandits ? Ne sont-ils pas des nôtres, le sel de cette terre, des prolétaires qui ont mal tourné, qui n'ont pas eu de chance dans la vie ? Dans les camps, les *blatnys* n'ont jamais eu les peines les plus lourdes, jamais de condamnation à vingt-cinq ans, jamais la peine capitale, même pour des homicides. Les peines les plus sévères étaient réservées aux prisonniers politiques. De plus, les *blatnys* étaient les seuls qui n'étaient pas obligés de travailler dans les camps.

Ce fut une alliance terrible. Conclue dans les années trente pour rendre la vie dure aux ennemis du peuple, à l'intelligentsia, aux opposants du régime soviétique, aux détenus politiques dans les camps et dans les prisons de tout l'archipel du Goulag. Dans leurs récits, Varlam Chalamov et Alexandre Soljenitsyne parlent des criminels de droit commun comme du pire cauchemar des prisonniers politiques. Ils battaient, tuaient, violaient leurs codétenus, leur volaient leur nourriture et leurs vêtements.

Nos joueurs de cartes jouent maintenant depuis six heures. Ils ne se lèvent de table que pour pisser. Il suffit pour cela de franchir le pas de la porte.

Vania est dans une bonne passe. Il gagne vingt-sept mille roubles. Les deux joueurs ont vidé une bouteille de vodka ; ils se sont arrêtés de manger et ne font maintenant que grignoter de temps à autre. La table est une représentation miniature de ce qui nous entoure. Elle est certes recouverte de papier journal, mais dessus c'est un merdier indescriptible. Des arêtes de poissons, des miettes, des paperasses, des gobelets en plastique cramés avec des mégots, des verres à vodka cassés, des morceaux de saucisse, de tomates et du caviar jonchent la table. Eux attrapent la nourriture avec leurs doigts et se la fourrent directement dans le bec. Il y a à peine assez de place pour poser les cartes.

Vania est soi-disant assistant de l'inspecteur, mais c'est l'inspecteur qui fait le domestique ici, remplit nos assiettes d'*oukha* et prépare des tartines. Ils l'envoient de nouveau chercher de la vodka. Faute de mieux, je l'accompagne.

### **Vania, le *blatny* : un million la météorite**

– Il sort d'où, ton Vania ? je demande en chemin, rongé par la curiosité parce que les *blatnys* ne travaillent jamais : leur honneur de bandit ne le leur permet pas.

– Il est venu tout seul, dit Kolia. Et je remercie Dieu parce que, avant, on n'arrêtait pas de tout me chaparder. Le groupe électrogène Yamaha de 6 kW, des filets, une pelle, deux seaux... Même le bois que je venais de couper. Depuis que Vania est là, je peux laisser un jerricane rempli d'essence dans la cour et personne n'y touchera. La hache pourrait traîner dehors, pareil. Ici, tout le monde a peur de lui. Il a dit que si quelque chose disparaissait, il tordrait le cou au coupable. Surtout, ne lui dis pas que je t'ai dit ça. C'est une au-to-ri-té !

– C'est clair, il y a que les *vorys v zakonie*<sup>1</sup> qui sont plus haut dans la hiérarchie criminelle !

– C'est ça – Kolia passe au chuchotement. Son pseudo, c'est Marcela, c'est le neveu du grand « Confiture », de Komsomolsk, qui faisait trembler tout l'est du pays avant qu'ils l'abattent à Moscou. C'était un des bandits les plus puissants de Russie ! Mon Vania, pareil, il a peur de rien. Il emmerde tout le monde ! Hier, la police est venue boire un coup, mais pas officiellement, juste comme ça, comme on était samedi, et Vania les a envoyés paître ! T'imagines un peu ?! Chasser la police !

– Et pourquoi il les a chassés ?

– Ben, ici, on travaille, c'est un endroit pour pêcher, pas pour pique-niquer. Et qu'est-ce qu'il s'y connaît en gens ! On dirait qu'il voit au travers d'eux. Ils entrent, et ça y est, il sait tout sur eux. Sur toi aussi, d'ailleurs, et sur moi. Il regarde une fois, ça suffit.

---

1. Littéralement « voleurs dans la loi », voyous haut placés dans la hiérarchie criminelle.

Avant de regagner le territoire occupé par Dima le terrible, Kolia me parle de ses liens avec la mer. En 1996, il avait été engagé pour travailler sur le grand navire de pêche *Feliks Kon*, mais la veille de sa sortie en mer, le bateau avait coulé dans la baie de Nagaïev à l'entrée de Magadan.

– Tu ne croiras jamais à ce qui s'est passé ! s'écrie Kolia.

– Tu sais, ça fait maintenant vingt ans que je voyage en Russie, et là, plus rien ne m'étonne.

– Ils l'ont coulé. Ils ont ouvert toutes les cloisons pour qu'il coule, pour qu'on ne découvre pas que quelqu'un avait volé trois cents tonnes de mazout. Tout ça à cause de trois cents tonnes de mazout ! C'était un bateau magnifique du chantier naval de Gdańsk. C'est les *blatnys* qui ont fait ça. À l'époque, on avait déjà commencé à les appeler la mafia. La Russie était gouvernée par ces crétins de démocrates qui disaient qu'on avait la liberté et qu'on pouvait tout, alors la mafia faisait ce qu'elle voulait. Ils tiraient des coups de feu, tuaient, faisaient couler des bateaux pour de l'argent. C'était la privatisation, et ils achetaient tout ce qui pouvait s'acheter.

La vodka sous le bras, nous rejoignons notre *blatny* et son partenaire de cartes. Vania a déjà gagné cinquante-sept mille roubles (1 267 euros). La dixième heure de partie de cartes commence, et avec elle le lent et méticuleux travail de sape de Dima, calculé pour déstabiliser psychiquement l'adversaire. Le colonel veut risquer le tout pour le tout et jouer une seule et dernière fois toute la mise. Vania refuse, il a peur de tout perdre. Ils augmentent la mise par donne à cinq mille roubles.

Ce n'est pas assez. Dima continue à faire pression, veut encore augmenter la mise. On dirait des disputes d'ivrognes, rien de méchant, mais voilà que Vania est déjà déstabilisé et commence à faire des erreurs ; il ne voit plus que son adversaire triche (bien évidemment, ils trichent tous les deux). Et même, il se trompe bêtement dans les calculs, d'un zéro à son désavantage, c'est-à-dire de dix mille roubles. J'ai à peine ouvert la bouche pour le lui faire remarquer que Dima m'envoie un solide coup de pied sous la table.

La chance est visiblement en train de tourner. Dima continue à pousser l'adversaire vers ses limites. On dirait un interrogatoire ! Il semble aussi mieux tenir l'alcool. Maintenant, il négocie la date du paiement de la dette, sacrée pour un voyou,

ce que Dima ne sait que trop bien. Il dit qu'il la paiera dans sept mois.

– Quoi ?! Sept mois ? hurle Vania en tremblant de rage. Cet argent, je le veux lundi avant midi ! Les dettes de cartes, on les paie le jour suivant avant midi, c'est la règle !

– Va te faire enculer, toi et tes lois de bandits, rétorque Dima. Je te paierai dans sept mois, et merde !

– J'enverrai des gens.

– Je les buterai un par un jusqu'au dernier.

Cette dispute dure au moins une heure. À un moment donné, je déconnecte complètement, une grosse cuillère de caviar à la main. Lorsque je me réveille, au petit matin, les joueurs débattent des météorites. Ils sont en train de vider la deuxième bouteille de vodka d'un litre.

– Tu sais ce que c'est, la météorite de Seïmtchan ? m'interpelle Vania.

– Jamais entendu parler.

– Un caillou de cette taille – Vania montre des mains une chose aussi grosse que la tête d'un homme. Elle est tombée du ciel. Je l'ai chez moi. Ça vaut un million de dollars facile.

– Ta mère la pute baisée dans sa chatte de putain – ils se parlent comme ça depuis le début, mais là, dans la bouche de Dima, ces mots sonnent comme une menace. J'ai rien entendu, c'est clair ?!

Dima, l'officier des Services de sécurité, s'arrache de sa chaise, complètement sobre tout à coup.

– Tu vas la sortir du pays comment, putain ?! – il hurle droit dans le visage de Vania. T'as pas dit ce que t'as dit là ! Et ne le répète jamais ! Je sais depuis des années où elle est, cette météorite, et qui te l'a apportée ! Tu vas plus jamais dans ta vie de merde prononcer ce mot ! Compris ?

Dima engueule Vania comme si c'était un gosse, celui-ci dessoûle aussitôt, se confond en excuses, puis me lance un regard hostile.

– Personne n'a dit ça ici, lâche-t-il à travers ses dents. T'as rien entendu.

Je n'ai rien entendu et, d'ailleurs, je me rendors. Dans un rêve, je crois comprendre ce que voulait dire Varlam Chalamov lorsqu'il appelait la justice soviétique un embrouillamini

organisé. Quand je me réveille pour de bon, le soleil est déjà haut dans le ciel. Le jeu dure maintenant depuis dix-huit heures.

Je quitte le baraquement au moment où Vania ne gagne plus que sept mille roubles. Je sors sur la route et arrête une voiture en direction de Magadan.

Ce qui est terrible dans ce pays, c'est que tout y est négociable. L'État se met d'accord avec les citoyens qu'il est interdit de conduire en état d'ivresse, mais tous le font. Qu'il faut mettre les ceintures, mais personne ne le fait, même pas le président, ni le Premier ministre. Qu'il faut payer pour la pêche du poisson, mais personne ne paie, sauf les pots-de-vin. Qu'il est interdit de faire le commerce du caviar, mais tous ceux qui le peuvent le font ; qu'il est interdit de braconner, mais tout le monde braconne...

Il est même dit en Russie que les organes de sécurité pourchassent les criminels. Mais est-ce vraiment le cas ? Les autorités savent depuis longtemps où est passée l'incalculable météorite, mais se limitent à faire semblant de la rechercher. Pourquoi ? Je ne peux que le deviner. Que gagnerait Dima si la météorite retournait dans un musée ? Ou s'il la confisquait à Vania ? Tout seul, il ne pourrait jamais la revendre. Où ? À qui ? En plus, c'est très dangereux. Alors que le monde criminel finira toujours par trouver un acheteur. Lorsque Vania aura vendu la météorite, Dima demandera sa part. Son million de dollars.

## Troisième jour Magadan

Aujourd'hui, c'est le premier jour de l'été indien. Il fera beau pendant deux semaines encore et, après, ce sera tout de suite l'hiver. Dans la Kolyma, pas de trace de toiles des minuscules araignées, comme en Pologne. Ici, il fait trop froid pour elles. L'été indien ici, ce sont des graines de fleurs forestières pareilles à une aigrette de pissenlit chassées par le vent. C'est la plus belle saison. Les mélèzes sont déjà devenus complètement jaunes, mais gardent encore leurs aiguilles. On dirait que les collines qui surplombent la ville sont en feu.

Les radiateurs chauffent depuis la mi-septembre, ce qui n'est pas désagréable. En revanche, ce qui est pire, c'est que dans mon hôtel, l'Internet coûte une fortune. Trois cents roubles (6,50 euros). Détrompez-vous, pas pour un mois. Par heure de connexion ! Il est aussi extrêmement lent. Rien qu'ouvrir ma boîte mail me prend aujourd'hui une heure et vingt minutes alors que j'essaie d'envoyer ces quelques mots à mon journal. Avant, il y avait à la poste principale « un point d'accès collectif à l'Internet », mais il a fermé et je suis condamné à la connexion de l'hôtel. De plus, ma boîte mail subit constamment des attaques de spams et des virus locaux extrêmement vicieux. Impossible de s'en débarrasser.

Ici, tout coûte cher. C'est sur un étal de légumes qu'on le voit le mieux. Les patates, les oignons : 40 roubles. Les tomates cœur-de-bœuf : 280 roubles ; les pommes : 260 ; les raisins et les citrons :

160 roubles. Presque tout vient de Chine. Même l'aneth vert, à 600 roubles le kilo.

C'est cher, mais je ne me plains pas. Même pas quand le vent souffle de l'est, et apporte de la fumée grasse, épaisse et noire depuis la colline où se trouve le plus grand cimetière de Magadan. Les fossoyeurs brûlent de vieux pneus pour chauffer la terre. Ils vont creuser de nouvelles tombes. C'est de cette façon, pas très écologique, certes, qu'ils arrivent à venir à bout du permafrost qui en été se trouve à un mètre de profondeur.

Radi Netslov a vingt-trois ans. Il m'aide à préparer mon voyage, à choisir les cartes, l'équipement, il me donne les adresses des connaissances qui habitent le long de la Route. Avec des amis, il a fondé le Club des amateurs de voitures tout-terrain et a créé un site Internet appelé M49 (l'abréviation de Magadan sur les plaques d'immatriculation).

Le Club est connu pour avoir organisé parmi les jeunes le boycott des stations d'essence les plus chères de la ville. Comme résultat, Radi a été convoqué par le parquet. On l'a menacé, on a fait pression sur lui pour qu'il arrête.

Un certain temps plus tard, le site M49 a mené une action de protestation contre la hausse des prix des voitures d'occasion importées du Japon. Radi n'était pas inquiet, convaincu que personne dans la ville ne pouvait se sentir visé par son action. Les jeunes sillonnaient les rues de la ville dans un cortège de voitures sans même klaxonner. Mais il a tout de même fini au poste. De nouveau, des menaces, de l'intimidation et « le dernier avertissement ».

Radi a donc arrêté de se plaindre et reste maintenant sagement chez lui. Sa mère s'inquiète qu'on ait dégoûté le gosse de la vie.

– En plus, l'argent manque, dit-elle tristement. Voilà notre démocratie russe.



Babouchka Tania prie Dieu pour qu'il la laisse mourir